

HERCULE,

TRAGEDIE.

Par M^r DE LA TUILLERIE.



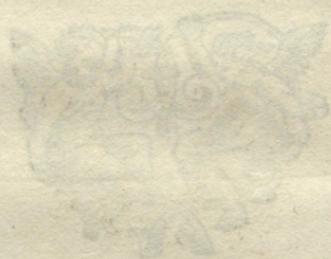
A P A R I S ;
Chez JEAN RIBOU, sur le Quay des Augustins,
à la descente du Pont-Neuf, au dessus de la
Porte de l'Eglise.

M. DC. LXXXII.
Avec Privilege du Roy.

HERCULE

TRAGÉDIE

Par M. DE LA TAILLÉRIE



A PARIS
Chez M. KNOX, sur le Quai de la Harpe
à l'entree de la Cour de la Harpe
l'an de la Liberté, le 10 Mars 1793

M. DE LA TAILLÉRIE





A M A D A M E
LA DAUPHINE:



A D A M E ,

*Je n'aurois jamais osé prendre la liberté
de mettre vostre auguste Nom à la teste de
cette Tragedie , si vous ne m'eussiez fait
l'honneur de me dire vous-mesme que la
représentation ne vous en avoit pas déplû.
Fay crû , M A D A M E , qu'un Ouvra-
ge d'esprit , qui avoit pû occuper durant
quelques momens une des plus grandes &
des plus spirituelles Princesses du monde,*

ã ij

EPISTRE.

n'estoit pas absolument sans quelque beauté;
 & j'ay eu mesme la vanité de m'imaginer
 que la lecture ne vous en seroit pas désa-
 greable. Mais je dois vous avouer, M A-
 D A M E , que le principal motif du
 Présent que j'ose vous faire, a esté le de-
 sir de pouvoir mesler ma joye à celle que
 donne a tout le monde l'assurance de vô-
 tre heureuse Grossesse, qui promet des Hé-
 ros à la France, des Fils au plus char-
 mant Prince de la Terre, & des Neveux
 au plus grand Roy qui fut jamais. C'est-
 là, M A D A M E , tout ce que j'ose vous
 dire; & il ne me reste plus qu'à vous pro-
 tester que je suis avec un profond respect,

M A D A M E ,

Vostre tres-humble & tres-
 obeissant Serviteur,
 LA TUILLERIE.

P R E F A C E.

J'A Y lieu d'estre content du succès de cette Tragedie, quoy qu'elle ait eu pour ennemis des Personnes, qui devant estre les plus intéressées à la faire réussir, n'ont pas laissé de l'interrompre dans le plus fort de son cours; mais enfin le bon goust de la Cour, & l'équité du Public, m'ont vengé de leur injustice.

Deux ou trois petits Génies, qui n'ayant jamais pû faire d'eux-mêmes quelque chose qui méritât des applaudissemens, n'ont pû souffrir ceux que cette Piece m'attiroit tous les jours; & n'osant pas la condamner absolument, parce que des Gens d'un goust exquis la trouvoient digne de leur estime, ils ont pris le party de dire que je ne l'avois pas faite. En effet, ils n'ont pas manqué de répandre dans le monde que je n'avois fait que prester mon nom à un Homme d'esprit de mes Amis, qui est véritablement le seul que je consulte, & qui est peut estre aussi honteux de voir qu'on luy attribue mes Ouvrages, que je dois estre glorieux de sçavoir qu'on les estime assez pour croire qu'il en soit l'Authheur. Quoy qu'il en soit, ceux qui ont fait courir ce bruit, n'ont pû avoir jusqu'icy cet avantage, & on ne leur a jamais fait l'honneur d'attribuer à un autre le peu de méchantes choses qui ont paru depuis quelque temps sous leur nom.

ités
ner
sa.
A-
du
de-
que
vô-
Hé-
bar-
eux
est-
vous
pro-
ocet,
tres-
>
E.





ACTEURS.

HERCULE.

IOLE, Fille d'Euritus Roy d'Oecalie.

DEJANIRE, Femme d'Hercule.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée, Amant
d'Iole.

LYCAS, Capitaine des Gardes d'Hercule.

CLEON, Confident de Philoctete.

PHENICE, Confidente de Déjanire.

DIRCE', Confidente d'Iole.

AGIS, Un des Gardes de Déjanire.

SUITE.

*La Scene est à Oecalie, dans le
Palais d'Euritus.*



HERCULE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE, LYCAS.

HERCULE.



CALIE est soumise, & la mort d'Euritus
Ne laisse aucun espoir à ses Peuples
vaincus.

Mais, ô Ciel, que la Fille a bien vangé
le Pere,

Lycas, & qu'à ce prix cette Victoire est chere.

Que te diray? Iole a charmé son Vainqueur,

Hercule luy soumet ses Etats, & son cœur;

Il l'aime, & s'indignant de sa nouvelle gloire.

Le jour de son triomphe il pleure sa victoire.

A

HERCULE,
LYCAS.

Vous, Seigneur?

HERCULE.

Ah! Junon, ce sont là de tes coups:

LYCAS.

Mais quoy? pour le donner, ce cœur est-il à vous?
Peut-estre qu'à vos yeux je deviens téméraire,
Et qu'en parlant ainsi je pourrois vous déplaire,
Pardonnez-donc, Seigneur...

HERCULE.

Non, non, parle, Lycas;
Condamne mon amour, je ne m'en plaindray pas.

LYCAS.

Seigneur, que deviendra la triste Déjanire?
De ce cœur elle seule a mérité l'empire;
Vous le sçavez trop bien, vos combats, vos sermens,
Ont fait évanouïr tous ses autres Amans;
Et ceux que le Destin a sauvés de vos armes,
Vous les avez vaincus près d'elle par vos larmes;
Combien, pour rassurer ses timides desirs,
Avez-vous prodigué de pleurs, & de soupirs?
Rapelez, rapelez cette nuit fortunée
Quel'Amour éclaira des feux de l'Hyménée;
L'aimable Déjanire embrassant vos genoux,
Des nœuds les plus sacrez l'Hymen m'unit à vous,
Vous, dit-elle en pleurant, & si jamais Hercule
Séit pour un autre Objet le beau feu dont il brûle,
Non, ne prétendez pas qu'à vostre changement
Vostre Epouse, Seigneur, survive un seul moment,
Ne vous souvient-il plus combien de tendres plaintes
De Déjanire en pleurs dissipèrent les craintes?
Avec combien d'amour je vous la vis prier
De croire....

HERCULE.

Tote, hélas! m'a tout fait oublier,

TRAGÉDIE.

5

Mais pourquoy rapeler à ma triste mémoire
 De mon fatal Hymen la malheureuse Histoire?
 Je suis de mes remords assez persécuté;
 Je vois avec horreur mon infidélité;
 Je tremble, je frémis des fureurs d'une Epouse
 Injustement trahie, & justement jalouse;
 Absente de ces Lieux, je la voy, je l'entens,
 Quelquefois pour fixer mes desirs inconstans,
 Pour ralumer des feux que j'éteins, que j'immole,
 Je cherche des défauts dans la beauté d'Iole;
 Mais plus je l'examine avec un œil censeur,
 Plus je la trouve belle & digne de mon cœur.
 Ce n'est pas tout. Souvent ma tendresse passée,
 Pour rentrer dans mon cœur, vient flater ma pensée,
 Peint Déjanire aimable, & charmante à mes yeux,
 Et me fait souhaiter de la voir en ces Lieux;
 Mais presque en mesme temps un mouvement con-
 Me fait voir son absence utile, nécessaire, (traire
 Et ramenant Iole à mes yeux satisfaits,
 Condamne Déjanire à ne me voir jamais.

LYCAS.

Mais quoy, depuis un mois que le Roy d'Écalie
 Perdit dans le Combat & le Trône & la vie,
 Que le Ciel vous soumit sa Fille & ses Etats,
 Vous n'avez point paru touché de ses appas?
 Vous voyez tous les jours cette jeune Princesse,
 Sans avoir jusqu'icy témoigné de foiblesse,
 Aujourd'huy seulement cédez-vous à l'Amour?

HERCULE.

Non, je l'aime, Lycas, depuis ce premier jour.
 De mille attraits divins je la trouvay pourveuë
 Dans le fatal moment qui l'offrit à ma veuë.
 En sortant du Combat, quand mille bruits confus
 Annonçoient ma victoire, & la mort d'Euritus,

A ij



HERCULE,

★
Pour la première fois je vis briller ses charmes,
Son desordre, ses cris, son desespoir, ses larmes,
Del'aspect du Vainqueur ses regards allarmez,
Ses reproches, mes yeux de sa beauté charmez,
Le couroux de Junon, une Etoile secrete,
Tout luy livra ce cœur honteux de sa défaite.

LYCAS.

Rentrez-donc en vous-mesme, & songez qu'il s'agit,
Seigneur, d'éteindre un feu dont Hercule rougit;
Mais ne luy donnez pas tout le loisir de croistre,
Sur tout cachez-le bien aux yeux qui l'ont fait naître,
Ne vous déclarez point....

HERCULE.

Je me suis déclaré.

Oüy, Lycas, à ses pieds Hercule a soupiré;
Pour fléchir sa fierté, j'ay tout mis en usage,
De son Vainqueur, l'Ingrate a dédaigné l'hommage.

LYCAS.

Fh bien, Seigneur, il faut dans un cœur généreux
Que le dépit étouffe un amour malheureux;
Songez qu'il est honteux de trahir Déjanire,
Maisqu'il l'est encor plus qu'Hercule en vain soupiré.
A de nouveaux mépris vous exposeriez-vous?

HERCULE.

Je vaincray ces mépris en m'offrant comme Epoux,
Lycas, & je prétens....

LYCAS.

Ciel, qu'osez-vous prétendre?

HERCULE.

Oüy, ce que je médite a lieu de te surprendre;
J'en suis surpris moy-mesme, & mon cœur abatu
Voit dans ce triste Hymen l'écueil de ma vertu.

TRAGÉDIE.

Mais la fiere Junon à ma perte obstinée,
M'impose malgré moy ce funeste Hymenée;
Elle en a, cher Lycas, pour suplice nouveau,
Dans le feu de sa haine allumé le flambeau.

LYCAS.

Déjanire n'a point merité ce suplice.

HERCULE.

C'est mon destin, Lycas, il faut qu'il s'accomplisse;
Il faut que dès demain soûmise à cette Loy,
Iole se dispose à recevoir ma foy.

LYCAS.

Mais est-elle avertie...

HERCULE.

Un Amy plein de zele

Luy portera bientost cette triste nouvelle.
J'ay choisy Philoctete en ce pressant besoin.

LYCAS.

Quoy, vous le chargeriez de ce funeste soin?

HERCULE.

Luy-mesme. Je t'entens, Lycas. Tu vas me dire
Que ce Prince est sorty du sang de Déjanire,

Et que ces noeuds serrez d'une tendre amitié

Luy feront de ses maux ressentir la moitié,

Sans luy donner encor la contrainte fatale

D'aller à mon Hymen disposer sa Rivale?

Mais Philoctete seul peut servir mon amour;

Il voit depuis un mois Iole chaque jour;

Ce Prince généreux & plein de complaisance;

A sçeu par ses respects gagner sa confiance,

Iole le distingue, & jusques aujourd'huy

Des Chefs de mon Armée elle n'a veu que luy.

A qui donc, cher Lycas, veux-tu que je m'adresse?

Pour servir mes desseins aupres de la Princeesse?

A iij

HERCULE,
J'ay mandé Philoctete, & l'attens en ces Lieux;
Ma flâme jusqu'icy s'est cachée à ses yeux,
Je n'ay jamais osé luy faire confidence
D'un feu que j'espérois... Mais c'est luy qui s'avance.



SCENE II.
HERCULE, PHILOCTETE,
LYCAS, CLEON.

HERCULE.
Prince, j'ay deû plustost confier à vos soins
Des chagrins, dont j'ay fuy vos regards pour
témoins;

Mais ne vous plaignez pas. Ce secret, ce silence,
Vous marque son estime, & non ma défiance.
De mille vains desirs jusqu'icy combatu,
J'ay connu ma foiblesse, & craint vostre vertu.
Jay frémy, je l'avouë, avant que de vous dire
Qu'iole de mon cœur a chassé Déjanire;
Je l'aime....

PHILOCTETE.
Vous l'aimez?

HERCULE.
Je l'adore.

PHILOCTETE.

Ah! Seigneur.

HERCULE.
Prince, j'avois prévu vostre juste douleur
Mais j'aime Iole enfin. Elle regne en mon ame,
Et ses premiers regards ont allumé ma flâme.
Pour râcher de l'éteindre, en vain j'ay tout tenté,
Contre tous mes devoirs mon cœur s'est revolté,

Je n'ay pû ce matin me taire devant elle.
 Elle m'a soupçonné d'une ardeur criminelle,
 Je l'en ay vû frémir. Pour la defabuſer,
 J'ay formé le deſſein, Prince, de l'épouſer,
 Et je vous ay choiſy pour diſpoſer ſon ame
 A me voir par l'Hymen juſtifier ma flâme,
 Dés ce jour la conduire au pied de nos Autels,
 Et l'unir à mon ſort par des nœuds éternels.
 Vous ne me dites rien...

PHILOCTETE.

Et que puis-je vous dire?
 Dans le fond de mon cœur que ne pouvez-vous lire?
 Vous y verriez... Que diſ-je... Ah, Seigneur, eſt-ce
 Qu'il falloit conſier un ſi funeſte employ? (à moy)

HERCULE.

Je ſçay, Prince, quel eſt l'intéreſt qui vous touche,
 Iole ne doit pas ouïr de voſtre bouche,
 Que pour l'aſſocier à mon Lit, à mon Rang,
 J'en écarte une Reyne unie à voſtre Sang;
 Mais je ſçay par l'accés que vous avez pres d'elle,
 Que vous ſeul luy pouvez porter cette nouvelle,
 Que tout autre que vous aigreroit ſon dépit,
 Que vous ſeul ſçavez l'art d'a doucir ſon eſprit,
 Et que depuis un mois ſeul témoin de ſes larmes,
 Vous avez quelquefois diſſipé ſes allarmes.
 Si vous eſtes pour moy ſenſible à la pitié,
 Si vous l'eſtes aux nœuds d'une longue amitié,
 N'opposez rien au cours d'une fureur ſubite
 Que la douceur apaiſe, & que l'oſtacle irrite.

PHILOCTETE.

Je commence à ſortir de la ſtupidité
 Où vos premiers diſcours, Seigneur, m'avoient jetté;
 D'un ſervile reſpect l'amitié me diſpenſe,
 Rougiſſez de vos feux, & moy de mon ſilence.

HERCULE,

Seigneur, je suis honteux de l'avoir tant gardé,
Pour Déjanire en vain j'ay trop appréhendé,
Il faut, sans m'arrester à ce premier scrupule,
Que Philoctete enfin parle en Amy d'Hercule.
Souvenez-vous, Seigneur, que vos fameux travaux
Ont réduit dans vos fers cent Princes vos égaux,
Et que vostre valeur en miracles féconde
N'a borné vos exploits qu'aux limites du monde.
Après tant de périls, tant d'écueils évitez,
Tant de Tyrans détruits, tant de Monstres domptez,
Après tant de succès d'une force indomptable,
Qui vous donne en tous lieux le nom de redoutable,
Voulez-vous qu'on publie aux yeux de vostre Cour
Que le Vainqueur du Monde est vaincu par l'Amour?

HERCULE.

Eh! c'est payer bien cher ces grands noms, ces vains
titres,

S'il faut que de mon cœur ils soient les seuls arbitres,
Si donnant en Vainqueur les Sceptres, les Etats,
De ce cœur malheureux je ne dispose pas,
Non, puis que ma raison s'est trouvée impuissante
Pour reprimer l'ardeur d'une flâme naissante,
Prince, n'espérez pas malgré tous vos discours,
Que la raison d'un autre en arreste le cours;
Et s'il falloit me vaincre en quittant ce que j'aime,
Je n'en voudrois devoir la gloire qu'à moy-mesme.

PHILOCTETE.

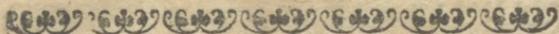
Ainsi de Déjanire oubliant les appas...

HERCULE.

Que Déjanire en paix regne dans ses Etats,
Et que de Calidon souveraine maîtresse,
Elle me laisse icy maître de ma tendresse.
Mais, Agis, quel dessein vous présente à mes yeux?

TRAGEDIE.

3



SCENE III.

HERCULE, PHILOCTETE,
LYCAS, CLEON; AGIS.

AGIS.
Seigneur, j'ay devancé la Reyne dans ces Lieux.

HERCULE.
Que dites-vous?

PHILOCTETE.

Qu'entens-je?

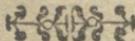
AGIS.

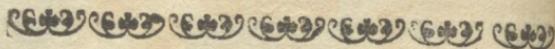
Oüy, de vostre Victoire

Déjanire avec vous vient partager la gloire,
Son amour inquiet, vos succès éclatans,
N'ont pû dans Calidon l'arrester plus longtems;
Je viens de la quitter (du voyage affoiblie)
Dans un Temple qu'on voit des Portes d'Escalie.
Elle attend là vostre ordre, où vous-mesme, Seigneur,
Pour entrer dans ces Lieux en Femme du Vainqueur.

HERCULE.

Cela suffit, allez.





SCENE IV.

HERCULE, PHILOCTETE,
LYCAS, CLEON,

HERCULE.

Quelle épreuve cruelle,
Prince! La Reyne vient. Allez au devant d'elle.
Qu'ay-je fait?

PHILOCTETE.

Quoy, Seigneur...

HERCULE.

A nos derniers adieux,
Trop pénétré des pleurs qui couloient de ses yeux,
Et de mille sermens appuyant ma promesse,
Je permis ce départ qui confond ma tendresse.
Oüy, Prince, je permis en quittant ses Etats,
Que si je tarfois trop, elle suivist mes pas.
Je fis plus. Aveuglé d'un amour trop fidelle,
Après ce doux moment je soupiray plus qu'elle.
Enfin épargnez-nous la douleur de nous voir,
Moy plein d'un autre amour, elle de desespoir.
Qu'elle parte.

PHILOCTETE.

Mais quoy, Seigneur, sans l'avoir veü,
A ce funeste accueil s'estoit-elle attenduë?

HERCULE.

Je ne la verray point, je n'y puis consentir,
Et pour me plaire, il faut l'obliger à partir.
Prince, je vous l'ordonne.

TRAGEDIE.

PHILOCTETE *à part.*

O Ciel, en quelle gescne...

HERCULE.

Avant que de porter mes ordres à la Reyne,
Entrez chez la Princesse, & représentez-luy
Tout ce que mon amour me fait faire aujourd'huy;
Sur tout préparez-la, quoy que je doive craindre,
A couronner des feux que rien ne peut éteindre,
Et je vas cependant plein de crainte & d'amour,
Attendre pour la voir, jusqu'à vostre retour.

SCENE V.

PHILOCTETE, CLEON.

PHILOCTETE.

Tombe, tombe la Foudre, apres ce coup funeste;
L'espoir d'un prompt trépas, est le seul qui me
reste.

Oüy, puis qu'à perdre Iole il faut me préparer,
Je n'ay plus rien à craindre, & rien à désirer.
Obeïssons aux Loix qu'on vient de nous prescrire;
Voyons sans diférer, Iole, & Déjanire;
Forçons l'une à trahir un malheureux Amour,
Et l'autre à s'éloigner d'une funeste Cour.
Quel succès d'un amour conçu dans les allarmes;
Et qui ne s'est nourry que d'inutiles larmes!
J'ay pris, pour le cacher aux yeux de mon Rival,
Mille soins dont l'effet m'est devenu fatal.
Vaines précautions, cruelle prévoyance,
J'aime, & je meurs, voila le fruit de mon silence!

HERCULE,

CLEON.

Ne defesperez pas, Seigneur, de vostre fort.

PHILOCTETE.

Non, non, l'amour d'Hercule est l'Arrest de ma mort.

CLEON.

Mais enfin on vous aime?

PHILOCTETE.

Oüy, j'ay le cœur d'Iole,

Je ne crains point, Cleon, qu'un autre me le vole;

Mais je crains des malheurs qui me glacent d'effroy,

Et tu ne connois pas Hercule comme moy.

Il est dans ses fureurs, comme dans ses foiblesses,

Barbare à ses Rivaux, injuste à ses Maîtresses,

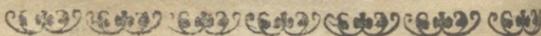
Inéxorable Amant, implacable Ennemy,

Enfin jamais jaloux, ny cruel à demy.

Que te diray-je hélas? la Princesse est perduë,

Si d'un amour d'un autre il la croit prévenuë.

Voyons-la cependant. Mais elle vient à moy.



SCENE VI.

IOLE, PHILOCTETE,

CLEON, DIRCE.

IOLE.

JE vous cherchois, Seigneur.

PHILOCTETE.

Est-ce vous que je voy,

Madame? Mais, ô Ciel, que vay-je vous apprendre?

IOLE.

Je craignez rien, Seigneur, on m'a tout fait entendre,
N'çay qu'Hercule m'aime.

TRAGEDIE.
PHILOCTETE.

13

Il veut vous épouser,
Et m'a chargé du soin de vous y disposer.

I O L E.

Vous, Prince... O Ciel, qu'entens-je? A cette violence
Porte-t-il son amour au moment qu'il commence?
Les Dieux souffrirôt-ils... Non, je m'alarme en vain,
Le Ciel a prévenu ce funeste dessein.
Aujourd'huy dans ces Murs nous verrons Déjanire.
Je venois vous chercher, Prince, pour vous le dire,
Il l'a beaucoup aimée, il craint ses yeux jaloux,
Elle arrive. Un regard luy rendra son Epoux.

PHILOCTETE.

Eh ! ne nous flattons point de cette vaine joye,
Quand Dejanire arrive, Hercule la renvoye,
Il luy deffend sa veuë; & je vais de sa part
La contraindre moy-mesme à ce triste depart.
Put-il jamais un sort plus cruel, plus barbare?

I O L E.

Je ne sçay que penser, & ma raison s'égare;
Mais de tous ces malheurs où vous me prépa rez
Je seray la victime, & vous obeïrez.

PHILOCTETE.

Helas ! si j'obeis à l'ordre qu'on me donne,
La crainte ne peut rien, c'est l'amour qui l'ordonne;
Et quoy que mon refus m'attirast son couroux,
Je ne crains que l'horreur d'estre éloigné de vous.
Si je n'obeis pas, il faut fuir vostre veuë.
Mais, vous, à l'épouser estes-vous résoluë ?

I O L E.

Le croyez-vous, Seigneur? Voyez-vous dans mes yeux
Dequoy pouvoir former ce doute injurieux?
Depuis tous mes malheurs ma-t-on vûe empresseë
A reparer l'éclat de ma grandeur passëe?

B



Ay-je, pour m'attirer l'amitié du Vainqueur,
 Emprunté le secours d'aucun regard flatteur?
 Et depuis que vos soins consolent ma misere,
 Mes yeux ont-ils pleuré que la mort de mon Pere?
 Hercule se déclare, il m'offre aux yeux de tous
 Son amour par luy-mesme, & son hymen par vous!
 Me croyez-vous, Seigneur, sensible à cette gloire?
 Vous le mériteriez, si vous osiez le croire.
 Ah! ce cruel Rival vous charge d'un employ
 Dont vous avez frémy peut-estre moins que moy!
 Cependant vous devez obeïr tout-à-l'heure,
 Que Dejanire parte, ou bien qu'elle demeure,
 Ou que son volage Epoux se redonne à ses vœux,
 Ou que par cet obstacle il redouble ses feux, (dre,
 Je veux bien vous ouvrir mon cœur sans me cōtrain-
 Tât que vous m'aimerez vous n'aurez rien à craindre,
 Vous avez sur Iole un empire absolu,
 Et si vous le perdez, vous l'aurez bien voulu.

PHILOCTETE.

Princesse, quel bonheur vostre bouche m'annonce!

IOLE.

Voyez la Reyne, Hercule attend vostre réponse.
 Dites-luy de ma part, en portant mes refus,
 Que je ne puis aimer le Vainqueur d'Euritus;
 Mais sur tout cachez luy cette joye indiscrette
 Où je voy qu'à mes yeux ma tendresse vous jette;
 Vous seriez en péril, s'il pouvoit entrevoir
 Que vous seul de mon cœur luy deffendez l'espoir!
 Allez, Prince, partez, faites ce qu'il desire;
 Et quand vous parlerez de moy, de Déjanire,
 Paroïssiez à ses yeux libre, sans embarras,
 Et tel que vous seriez, si vous ne m'aimiez pas.

Fin du Premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, PHILOCTETE.

HERCULE.



EJANIRE craignant si peu de me déplaire,
Jusque dans ce Palais vient braver ma
colere;

Et quand je luy défens d'approcher de
ces lieux,

Elle y vient étaller ses mépris à mes yeux?

Comment puis-je expliquer sa des-obeissance;

Quel pretexte? Auriez-vous trahy ma confiance?

Et la Reyne peut-elle imputer à l'amour

Les secrettes raisons qui pressent son retour?

PHILOCTETE.

Seigneur, je n'ay rien dit, dont la Reyne allarmée

Ait pû juger qu'icy vostre ame soit charmée.

Mais dès que j'ay parlé d'un ordre si pressant,

Elle a jetté sur moy les yeux en frémissant,

Et se faisant effort pour rompre le silence,

Hercule (a t-elle dit) me deffend sa présence;

Eh bien, il faut mourir, puis que ma mort luy plaist;

Mais je veux de sa bouche en entendre l'Arrest,

HERCULE,

Je veux le voir. Je sçay jusques où sa colere
 Peut aller contre moy, si j'ose luy déplaire,
 N'importe, c'est mourir que de ne le point voir,
 Et je crains son courroux moins que mon desespoit,
 Vous la verrez bientost paroître à vostre vûë.

HERCULE.

Grands Dieux, que deviendra cette Epouse éperdue?
 Icy les yeux jaloux auront pour tous objets
 De mon fatal Hymen, les superbes apprêts.
 Quel spectacle aux regards d'une Reyne jalouse,
 De voir entre mes bras une nouvelle Epouse?
 Car, Prince, cet Hymen occupe tous mes soins,
 Et ses yeux dès ce jour en seront les témoins.
 La Princesse à mes vœux s'est-elle enfin renduë?

PHILOCTETE.

Iole à cet Hymen ne s'est point attenduë,
 Et bien loin que vostre offre ait flaté ses desirs,
 Elle n'a répondu que par quelques soupirs.
 Pour la faire parler, en vain je l'ay pressée,
 Ses soupirs m'ont encor expliqué sa pensée,
 Et si par les dehors je juge de son cœur,
 Elle voit à regret l'amour de son Vainqueur.

HERCULE.

Je sçay trop que son cœur n'a pour moy rien de tendre,
 Prince, & qu'il n'est pas temps encor d'y prétendre?
 Mais au deffaut du cœur, la main suffit pour moy,
 Enfin est-elle prestè à recevoir ma foy?
 Que vous a-t-elle dit?

PHILOCTETE.

Qu'une Loy trop severe
 Luy deffend d'épouser le Vainqueur de son Pere.

HERCULE.

Vain pretexte! Non, non, de si constans refus
 Ont bien d'autres raisons que la mort d'Euritus:

TRAGÉDIE. 17

Je ne la croiray point, mais quoy qu'il en puisse estre,
 C'est trop estre soumis, je veux agir en Maistre,
 Tant d'obstacles unis pour me persecuter
 Intéressent ma gloire à les tous surmonter.
 Oüy, Prince, à ces refus ma Captive fidelle,
 Les fureurs d'une Epouse à mes ordres rebelle,
 Les combats que soutient un reste de vertu,
 Tout irrite un amour vainement combattu.
 D'où vient qu'à mes soupirs, J'ole inaccessible,
 Du moins à mon Hymen ne paroist pas sensible?
 Ah, si je découvrois qu'un Rival plus heureux
 Triomphast en secret du malheur de mes feux,
 Que scay-je, ma fureur étouffant ma tendresse,
 Peut estre confondroit l'Amant & la Maistresse.
 Mais que me veut Lycas?

SCENE II.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS.

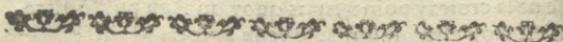
LYCAS.

C'est la Reine, Seigneur,
 Qui vient jusqu'à vos pieds apporter sa douleur.

HERCULE.

Qu'elle entre? Juste Ciel! Laissez-nous, Philoctete.
 Dans quel trouble secret, sa présence me jette.





SCENE III.

HERCULE, DEJANIRE,
PHENICE, LYCAS.

DEJANIRE.

Permettez - moy, Seigneur, qu'embrassant vos
genoux
J'ose vous demander....

HERCULE.

Madame, levez-vous.

DEJANIRE.

Non si de vostre esprit mon souvenir s'efface,
Cet état suppliant sied bien à ma disgrâce.
Du moins apprenez moy de quel crime odieux,
Seigneur, on a noircy Déjanire à vos yeux.
Helas ! je suis toujours cette Epouse fidelle
Que l'Hymen joint à vous d'une chaîne eternelle.
Heureuse au bout du monde auprès de son Epoux,
Et jusque dans les Cieux malheureuse sans vous.

HERCULE.

De tant d'empressement Hercule vous dispense,
Madame; moins d'amour, & plus d'obeissance.

DEJANIRE.

Moins d'amour ! Ah, Seigneur, qu'osez - vous pro-
noncer?

Qu'entens - je? juste Ciel ! & que dois - je penser?
Moins d'amour ! Et c'est vous enfin qui l'osez dire,
C'en est fait, puis qu'Hercule a trompé Déjanire,
Puis qu'à son ascendant il n'a pû résister,
Sur la foy des sermens il ne faut plus compter,
Vains sermés, c'est par vous qu'un traistre m'a séduite.

TRAGÉDIE.

19

Seigneur, voyez l'état où vous m'avez réduite,
 Je me connois à peine. Une aveugle fureur
 Convertit en poison tout l'amour de mon cœur.
 Craignez de ce poison quelqu'atteinte mortelle....
 Mais que dis-je, est-ce ainsi qu'on touche un Infidelle?
 Est-ce par les fureurs, par les transports jaloux,
 Qu'on ramene les cœurs des volages Epoux?
 Ah, Seigneur, pardonnez une aveugle foiblesse,
 Et par mon desespoir jugez de ma tendresse.
 La vostre a toujours fait mes plaisirs les plus doux,
 Je ne vis que par elle, & je ne vis qu'en vous;
 La mort, l'affreuse mort, me paroist moins cruelle,
 Que la fin d'une ardeur que j'ay crûë éternelle.
 Enfin pour épargner des discours superflus,
 Où me réduisez-vous, si vous ne m'aimez plus?

HERCULE.

Apaisez mon courroux par vostre complaisance.
 Retournez....

DEJANIRE.

Ah, Seigneur, vous craignez ma présence?
 Apres avoir vaincu, faire un si long séjour,
 Refuser de me voir, mépriser mon amour,
 Le bruit que la beauté d'Iole fait répandre....
 Vos infidélitez vous craignez de m'entendre?

HERCULE.

Non, non, vostre présence est nécessaire ailleurs,
 La haine à Calidon regne dans tous les cœurs,
 Je ne l'ay point éteinte, elle n'est qu'assoupie,
 Par la sanglante mort des Tyrans d'Étolie;
 Le respect qu'a pour vous ce Peuple factieux,
 Peut seul les empêcher d'eclater à vos yeux.
 Retournez-y, Madame.

HERCULE.



HERCULE,
DE JANIRE.

Eh, Seigneur, pourquoy feindre?
Non, vous estes trop craint pour avoir rien à craindre.
Je perce les raisons de vostre juste effroy,
Et de tous les Mortels vous ne craignez que moy?
Craignez-moy d'éc, perfide, un amour qu'on outrage
A dans son desespoir les effets de la rage.
Hercule, tu n'est pas au bout de tes travaux,
Ma jalouse fureur t'en fournit de nouveaux,
Et je veux de ton coeur estre plus respectée
Que ne le fut jamais le cruel Euristée.
Ah! lors que prévenu de mes foibles appas
Tu me laissois tremblante au fond de mes Etats,
Lors que tu me disois, pour calmer mes allarmes,
Si d'un heureux succès le Ciel comble mes armes,
Vous reverrez bientôt vostre fidelle Epoux
Venir chargé de gloire embrasser vos genoux.
Mais s'il est retenu par une longue guerre,
Cherchez-le cet Epoux jusqu'au bout de la terre;
Sans qu'un ordre nouveau presse vostre depart,
Cherchez-le; mais craignez de le trouver trop tard.
Oüy, quand tu me tenois un langage si tendre,
Quand tu te promettois de me venir surprendre,
Que vainqueur d'Euritus retournant sur tes pas,
Tu te croyois déjà revoir entre mes bras,
Tu ne prévoyois pas qu'un jour ta perfidie
N'offriroit à tes yeux qu'une Epouse trahie.

HERCULE.

Madame, moderez ces violens transports,
Et m'épargnez enfin d'inutiles remords.

DE JANIRE.

Non, cen'est plus le temps de paroistre timide,
Il faut, il faut parler en Epouse d'Alcide,
Tu t'armeras en vain de toute ta rigueur,

TRAGÉDIE.

21

Et qu'ay-je à craindre encor si tu m'ostes ton cœur?
 Je te l'avois bien dit, ingrat, qu'il t'en souvienné
 Quand ta perfide main s'unit avec la mienne;
 Au pied de nos Autels, témoins de tes sermens,
 Je préparay ton ame à mes ressentimens;
 Mais de la jalousie ignorant les atteintes,
 Je ne te laissois voir que de legeres craintes,
 L'Amour estoit encor le maistre de mes sens,
 Je ne prévoyois pas les futeurs que je sens,
 Et contre mon Epoux à mes yeux trop aimable,
 Je ne connoissois point dequoy j'estois capable,

HERCULE.

Madame, vous voyez par ma tranquillité
 Que je garde pour vous encor quelque bonté.
 Partez....

DE JANIRE.

Laisse-moy donc emmener ta Captive.
 Je pars dès ce moment, pourveu qu'elle me suive,
 Mais ne te flate pas, je ne pars qu'à ce prix.
 Ah ! je le voy ce coup a frapé tes esprits.
 Dans ton cœur ta Captive a vaincu ton Epouse.
 Crains, crains le desespoir d'une Femme jalouse.
 Tu dois t'attendre à tout; en l'état où je suis,
 Poignarder ma Rivale, est le moins que je puis.
 Je ne te répons pas de respecter ta vie,
 Et bien plus que Junon je suis ton ennemie.

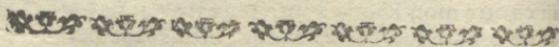
HERCULE.

Madame, ç'en est trop.

DE JANIRE.

C'en est trop en effet;
 Mais pour m'abandonner, ingrat, que t'ay-je fait?
 De mes jaloux transports ton ame est allarmée.
 Tu ne les craignois pas, tant que tu m'as aimée.
 Qu'est devenu le temps, que mes jaloux soupirs

De ton volage cœur ralumoient les desirs,
 Et que pour dissiper mes soupçons, mes allarmes,
 Tu venois à mes pieds me vaincre par tes larmes?
 Je te rappelle en vain le souvenir confus
 D'un long attachement qui ne te touche plus;
 Qui ne te touche plus! Apres un tel outrage
 Autant que j'eus d'amour, autant je sens de rage.
 Mesure l'un par l'autre, & pour ta seureté,
 Crains autant mon amour que tu l'as souhaité.



SCENE IV.
 HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

Seigneur, redoutez tout des fureurs de la Reyne.

HERCULE.

Le temps & la raison adouciroit sa haine.

LYCAS.

Elle est Femme; on l'irrite.

HERCULE.

Eh ne crains rien, Lycas,

Son courroux contre moy s'exale en vains éclats,
 Mais dans le desespoir dont je la vois atteinte
 C'est Iole qui fait le sujet de ma crainte,
 Philotecte a trahy mon amour malheureux,
 Et Déjanire arrive instruite de mes feux,
 C'est luy qui prévenant une facile Epouse,
 A porté dans son cœur cette rage jalouse.
 Si je puis l'en convaincre... Oüy, Lycas, aujourd'huy
 Tout mon ressentiment retomberoit sur luy.

TRAGEDIE.

Quel interest prend-il à traverser ma flâme?
Je ne t'explique point les soupçons de mon ame;
Mais croy-moy, je pourrois donner de la terreur
A quiconque oseroit me disputer un cœur,
Mais Iole entre icy, quel interest l'ameine?
Madame, demeurez.

SCENE IV.

HERCULE, IOLE, LYCAS, DIRCE;

IOLE.

J'Ay crû trouver la Reine,
Seigneur, on m'avoit dit, qu'elle estoit en ces lieux;
Je venois présenter sa Captive à ses yeux,
Et puis qu'ainsi le veut la Fortune contraire,
Rendre à ma Souveraine un hommage sincere.

HERCULE.

Epargnez-vous ce soin, Madame, & pour jamais;
A ses jaloux regards dérobez vos attraits,
Oüy, Princesse, fuyez une fiere Ennemie
Dans ses cruels soupçons justement affermie,
Qui veut punir sur vous un Epoux odieux,
Du malheureux amour qu'il a pris dans vos yeux;

IOLE.

Ah, Seigneur, j'avois crû qu'une Epouse constante
Etoufferoit sans peine une flâme naissante,
Et que de ses regards la charmante douceur
Luy rendroit l'ascendant qu'elle eust sur vostre cœur;

HERCULE.

Non, si vous l'avez crû, vous vous estes trompée;
C'est de vos seuls appas que j'ay l'ame occupée,

Dejanire à mes yeux n'en a point d'aitez doux
 Pour vous ravir un cœur qui veut n'estre qu'à vous,
 Du bruit de vos beautez cette Reine allarmée
 De mille attraits nouveaux vainement s'est armée,
 Et de quelque brillant qu'ils fussent rechauffez,
 Vostre seul souvenir les a tous effacez.
 Et dequoy luy serroit cette beauté nouvelle?
 Je ne pensois qu'à vous quand j'estois avec el

I O L E.

Que je souffre, Seigneur, de vous voir prévenu!
 D'un mouvement si tendre, & si mal reconnu?
 Mais il faut bien enfin que la raison surmonte
 Un amour, dont jamais on ne vous tiendra compte.

HERCULE.

Eh prenez-vous plaisir à me desespérer,
 Madame ?

I O L E.

A cet effort il faut vous préparer,
 Contre un injuste amour, tout parle, tout conspire,
 Redonnez vous, Seigneur, aux vœux de Déjanire,
 Et si vous résistez à de si doux appas,
 Cédez à son amour & ne le bravez pas.

HERCULE.

Jel'ay bravé, Madame, hélas, pour ce que j'aime
 Je braverois le Ciel, la Terre, & l'Enfer mesme;
 De la Reyne tantost l'éclatante fureur
 A fait de vains efforts pour ébranler mon cœur,
 Comme j'avois paru peu sensible à ses charmes,
 Je l'ay paru de mesme à ses cris, à ses larmes,
 Et dût-elle me perdre, il me seroit trop doux
 De mourir de sa main, si je mourois pour vous.

I O L E.

Ce que j'entens, Seigneur, ne sert qu'à me confondre,
 Mais pourquoy tant d'amour, si je n'y puis répondre?

Quoy

TRAGÉDIE.

Quoy que du monde entier Hercule soit vainqueur,
Il ne doit point prétendre à régner dans mon cœur.

HERCULE.

Et qui peut y régner plus justement qu'Hercule
Dans ce cœur trop fidelle à l'ardeur qui le brûle?
Non, ne prétendez pas qu'un Rival odieux
Triomphe impunément de moy-mesme à mes yeux:
Et si de vostre cœur il m'enleve l'Empire,
Craignez tout pour ses jours.

I O L E.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

Quel Rival? En est-il qui voulust contre vous....
Ah, si ma résistance aigrit vostre courroux,
C'est moy qui fais le crime, il faut que je l'expie;
Au deffaut de mon cœur, Seigneur, prenez ma vie,
Ordonnez mon trépas, la justice y consent;
Mais n'y confondez point quelque Prince innocent,
Hélas, je ne vis point dans cette incertitude.

HERCULE.

Ah! je voy vostre amour dans vostre inquiétude,
Ingrate, & puis qu'enfin vous me desesperez,
Tremblez pour le Rival que vous me préférez.
C'est jouir trop longtems de ma peine secrette;
Allez. Et vous, Lycas, rappelez Philoctere.

I O L E.

Seigneur, qu'allez vous faire?

HERCULE.

Allez; dans un moment

Vous sçaurez mes desseins & le sort d'un Amant;

C

vous,

éc,

mpre,

pire,

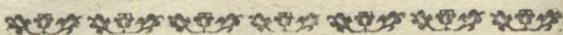
aire,

ondre,

ondre?

Quoy

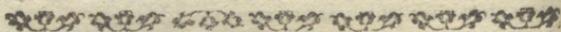




SCENE VI.

HERCULE *seul.*

NE laisseray-je point la colere celeste?
 Maistresse, Epouse, Amy, tout me deviët funeste;
 De tant de grands exploits qui flatoient mon orgueil,
 L'amour de Philoctete est aujourd'huy l'écueil;
 En vain pour couronner mes conquestes heureuses,
 J'ay posé de mes mains deux Colonnes fameuses
 Sur ces bords dangereux, où mes derniers travaux
 Des deux plus vastes Mers ont rassemblé les eaux;
 Ce sont des monuemens erigez à ma honte,
 Si dans le cœur d'Iole un Mortel me surmonte.



SCENE VII.

HERCULE, PHILOCTETE;
LYCAS, SUITE.

HERCULE.

PRince, vous me voyez confus, desesperé,
 J'aime depuis un mois, sans l'avoir de claré.
 Aujourd'huy seulement je m'ouvre à ma Captive;
 A vous. On m'avertit que Déjanire arrive;
 Je vous charge du soin de presser son retour,
 Et d'engager Iole à souffrir mon amour.
 Un esprit complaisant, & doux comme le vostre,

TRAGÉDIE.

27

Vous a gagné l'estime, & de l'une, & de l'autre,
 Et j'ay crû qu'aifément vous feriez consentir
 Iole à m'épouser, & la Reyne à partir.
 Cependant, Philoctete, après vostre entremise,
 Déjani e demeure, Iole me méprise,
 De plaintes, toutes deux me viennent accabler,
 L'une instruite d'un feu qu'il luy falloit celer,
 Et l'autre à mon amour, plus fiere, & plus rebelle,
 Qu'avant que vous eussiez fait agir vostre zele.
 Ce n'est pas tout, j'apprens qu'un Rival plus heureux,
 Du cœur de la Princeffe a merité les vœux,
 On me cache son nom; mais faites-vous iustice,
 Puis qu'il faut qu'en ce jour mon destin s'éclaircisse.
 Ay-je encore besoin de nouvelles raisons
 Pour arrester sur vous me funestes soupçons?

PHILOCTETE.

Seigneur, n'attédez pas d'as le temps qu'on m'accuse,
 Que j'aïlle me parer de quelque vaine excuse,
 Et pour me garantir du péril que je cours,
 D'une fausse innocence emprunter le secours.
 Non, je sçay qu'un Rival mal-aifément pardonne,
 Et qu'Hercule condamne au moment qu'il soupçonne.
 Ainsi ne craingnez point que mon cœur agité,
 D'un mensonge sans fruit couvre la verité.
 Ce cœur de vostre amour secret dépositaire,
 Aux yeux de Déjanire en a fait un mystere;
 C'est blesser ma vertu que ne le croire pas;
 Mais si de la Princeffe adorer les appas,
 Si de tous mes desirs luy faire un sacrifice,
 Est un crime à vos yeux si digne de supplice,
 De tout vostre pouvoir, armez vostre courroux,
 Je suis plus criminel, que vous n'estes jaloux.

HERCULE.

A me vanter ton crime osé encore prétendre?

C ij



HERCULE,
PHILOCTETE.

Et qu'a-t-il de honteux, Seigneur, pour m'en défendre?
Pouvois-je résister à des charmes si doux?
Hélas! ay-je le cœur moins sensible que vous?

HERCULE.

Moins sensible que moy! Quoy, tu voudrois, perfide...

PHILOCTETE.

Non, je sçay le respect que doit prétendre Alcide,
Philoctete en aura pour vous jusqu'à la mort.
Je sçay trop que le Ciel en marquant nostre sort,
A mis vostre fortune au dessus de toute autre,
Mais, Seigneur, mon amour a devancé le vostre,
Avant que le combat vous eust soumis ces lieux.
L'éclat de la Princesse avoit frappé mes yeux.

HERCULE.

Ah! c'est trop différer: Hola, Gardes qu'on vienne
Vostre teste, Lycas, me répond de la fienne,
En lieu de sûreté menez-le de ce pas,

PHILOCTETE.

Seigneur, ne croyez point.....

HERCULE.

Obezissez, Lycas.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEJANIRE, PHÉNICE.

DEJANIRE.



ON, Phénice, tu prens une peine inutile
 Pour me faire quitter cette funeste Ville.
 Je veux dans Oecalie chercher un autre
 sort,

Elle a causé ma honte, elle verra ma
 mort;

Mais il faut que le sang de celle qui m'affronte,
 Vange aujourd'huy ma mort & repare ma honte.
 Le malheur que je crains n'est que trop confirmé;
 Puis qu'Hercule aime Iole, Hercule en est aimé.
 Et quel lieu de douter qu'il n'aime sa Captive,
 Luy qui craignant le cours d'une tendresse oisive,
 Pour la renouveler apres ses grands Exploits,
 De Captives sans nombre a reconnu les Loix?
 Il a fait arrester le Prince Philoctete
 Qui s'opposoit sans doute à son ardeur secreete,

C iij

Ou qui de la Princesse est peut-estre amoureux,
Phénice, & la prison est le prix de ses feux.

PHENICE.

Madame, puis qu'enfin rien ne peut vous contraindre
A sortir d'une Ville où vous devez tout craindre,
N'est-il pas un moyen plus facile & plus doux,
De vous vanger d'Iole & d'un volage Epoux?

DE JANIRE.

Oüy sans doute il en est, & je puis t'en répondre,
Je tiens en mon pouvoir ce qui peut les confondre,
J'ay, Phénice... A tes yeux je ne m'en cache plus,
Un voile teint du sang du perfide Nessus.

De Nessus qu'Ixion eût d'une amour si vaine,
De ce Centaure enfin qui sur les bords d'Evéne
Frapé d'un javelot qui luy perçoit le flanc,
Vomit devant mes yeux tout son perfide sang,
Lors que pour détourner une brutale envie,
Hercule de sa main luy fit perdre la vie.

Ce Centaure en mourant, de rage transporté,
Me dit de conserver ce Voile ensanglanté,
Que ce seroit par luy que j'aurois l'avantage
De regagner le cœur d'un Epoux trop volage,
Quand d'un nouvel amour reconnoissant la loy,
Il pourroit se résoudre à violer sa foy.

Oüy, du sang de Nessus le charme imperceptible
Est pour me rendre Hercule un moyen infallible.
Mais je n'auray donc point la secreete douceur
De ne devoir qu'à luy le retour de son cœur?

PHENICE.

Eh! sans porter si loin vostre délicatesse,
Madame, d'un Epoux regagnez la tendresse,
Servez-vous du moyen qui vous est présenté.

DE JANIRE.

Je n'en suis pas réduite à cette extrémité,

TRAGEDIE. 31

Phénice. Penses-tu, quoy qu'Hercule me brave,
 Qu'il voulust à mes yeux épouser son Esclave?
 Non, non, tu me verrois avant ce coup affreux
 Poignarder l'un & l'autre, & moy-mesme apres eux.
 Quelle secrette horreur! Qu'est-ce que j'en visage?
 L'Ingrat, jusq'u'à ce point pousseroit-il l'outrage?
 Oseroit-il... Mais non c'est trop tost m'allarmer,
 Sans épouser Iole, Hercule peut l'aimer.
 Que dis-je... Ah juste Ciel! c'est en vain que j'espere;
 Apres m'avoir trahie, Hercule peut tout faire.
 Ne me déguise rien, Phénice, au nom des Dieux.
 Que dit-on, qu'as-tu sçû?

PHENICE.

Lycas entre en ces lieux;

Madame, c'est de luy que vous pourrez apprendre...



SCENE II.

DEJANIRE, PHENICE;
 LYCAS.

DEJANIRE.

EH bien, Lycas, parlez, à quoy dois-je m'attendre?

LYCAS.

Madame, vostre Epoux accablé de douleur,
 Frémit du coup mortel qu'il porte à vostre cœur;
 Mais enfin de Junon la colere immortelle
 Le contraint, quoy qu'il fasse, à vous estre infidelle;
 Et c'est pour épargner un supplice à vos yeux,
 Qu'il ose vous prier d'abandonner ces lieux.

HERCULE,
DE JANIRE.

Quel supplice, Lycas! Parlez sans vous contraindre;
Mon Epoux aimé Iole, & qu'ay-je encor à craindre?

LYCAS.

Madame, il n'est plus temps de vous rien déguiser,
Il l'aime, & dès ce jour il prétend l'épouser.

DE JANIRE.

L'épouser!

LYCAS.

Oüy, Madame, & la Pompe s'appreste,
Dérobez vostre veü à cette triste Feste,
Cédez à la Fortune, & que vos yeux au moins
De ce triomphe affreux ne soient pas les témoins.

DE JANIRE.

La force, la raison, l'esprit, tout m'abandonnes
Mais il faut bien partir, puis qu'Hercule l'ordonne,
Oüy, Lycas, je suis preste à sortir de ces lieux,
Ne puis-je pas au moins recevoir ses adieux?
Avant que de partir il faut que je le voye,
Qu'il m'accorde, Lycas, cette dernière joye;
L'effort que je me fais pour observer sa loy,
Helas! vaut bien celuy qu'il se fera pour moy.

LYCAS.

Oüy, de vous voir, Madame, il ne se peut deffendre;
Je vais l'en avertir, & vous pouvez l'attendre.



SCÈNE III.

DEJANIRE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

J'admire le pouvoir que vous avez sur vous,
Madame, cét effort doit charmer vostre Epon ;
Cette rare vertu...

DEJANIRE.

Quoy, tu crois que je parte,
Que de ces tristes lieux ma Rivale m'écarte ?
Ah! Phénice, jamais ne me connoistras-tu ?
Pour cét effort barbare ay-je assez de vertu ?
Hélas! dans ce moment je n'ay que de la rage,
De la vertu l'Amour m'a fait perdre l'usage,
Je n'en ay plus, Phénice, & comment en avoir ?
Où la placer? mon cœur est plein de desespoir.

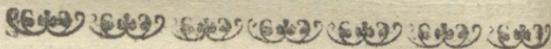
PHÉNICE.

Si vous ne partez pas, pourquoy donc cette feinte?

DEJANIRE.

Et d'Hercule & d'Iole, il faut calmer la crainte,
Dérober à leurs yeux ma jalouse fureur,
Et ne leur laisser voir qu'une tendre douleur,
Phénice, c'est ainsi qu'endormant leur prudence,
Je sçauray ménager le temps de ma vengeance,
Eviter un départ plus cruel que la mort,
Et me rendre près d'eux Maistresse de leur sort.
Cependant prévenons le Sort qui nous menace
De mettre dès ce jour ma Rivale en ma place.

Ostons-luy, s'il se peut, jusques à la douceur
 De jouir un moment de ce fatal honneur,
 Servons-nous de ce Voile où l'on remarque encore
 Des vestiges rougis par le sang du Centaure,
 Tu scauras que voulant le garder chèrement,
 J'en fis faire autrefois un pompeux vestement,
 Où l'adresse de l'Art à la Richesse un ie,
 Le rend propre à l'éclat d'une Cerémonie;
 Il faut que renfermant tous mes transports jaloux,
 Je parvienne aux moyens d'en orner mon Epoux.
 Mais pour ne pas nourrir une vaine espérance,
 Il faut par des respects gagner sa confiance,
 Cruelle jalousie, où me réduisez vous?
 Il faut feindre aujourd'huy pour fléchir mon Epoux,
 Ah! que je feindray mal, & que de ma tendresse,
 En voyant cét Ingrat, je seray peu Maistresse!
 Phénice, le voicy, Pourquoi confondois-tu,
 Ciel! tant de perfidie avec tant de vertu?



SCENE V.

HERCULE, DEJANIRE,
 LYCAS, PHENICE.

DEJANIRE.

MA présence, Seigneur, blesse icy vostre vûë,
 Vous voulez que je parte, & j'y suis résoluë;
 Du plaisir de vous voir je prétendois jouir,
 Vous me le defendez, il vous faut obeïr,
 Mais, Seigneur, puis qu'enfin nul espoir ne me flate,
 Que dans tout ce Palais mon infortune éclate,

TRAGEDIE.

33

Que tout y retentit de l'appareil pompeux
Dont vostre amour honore un Hymen plus heureux;
Si c'est pour m'épargner l'horreur du Sacrifice,
Que vous voulez, Seigneur, que je vous obeïsse,
Rien n'égale l'horreur de m'éloigner de vous,
Et c'est de mes tourmens le plus-cruel de tous.

HERCULE.

Quoy, jusqu'à cét excès la tendresse vous porte,
Madame? Mais tantost parliez-vous de la sorte?
D'où vient ce changement, & quels sont vos desseins?

DEJANIRE.

Me separer de vous est tout ce que je crains,
Mais puis que les fureurs, le desespoir, les plaintes
Ont fait de vains efforts pour rassurer mes craintes;
Je ne veux plus m'armer que d'innocens soupirs,
Pour combattre l'ardeur de vos nouveaux desirs,
A mon devoir, Seigneur, je me rends toute entiere;
Plus de fierté, Dequoy serois-je encore fiere,
De mon fidelle amour? il ne vous touche plus;
De mes attraits? une autre, hélas, les a vaincus.

HERCULE.

Madame, au nom des pleurs que je vous vois répandre;
Dérobez à mes yeux une douleur si tendre.
Vangez-vous en fuyant d'un infidelle Epoux,
Qui s'arrache à soy-mesme, en s'arrachant à vous,
Mon trouble....

DEJANIRE,

Eh bien, Seigneur, pour plaire à vostre envie;
Où dois-je aller cacher ma déplorable vie?
Où me renvoyez-vous? Iray-je à Calidon?
Quel respect à ce Peuple inspirera mon nom?
Qui suis-je dans le temps qu'Hercule m'abandonne?
Quel merite me suit? quel éclat m'environne?



Enfin de tant de noms & de titres pompeux,
 Que peut-il me rester qu'un souvenir honteux?
 Souffrez moy près de vous, vostre nouvelle Epouse,
 Seigneur, n'aura pas lieu d'en paroistre jalouse;
 Accablée à ses yeux de tristesse & de deuil,
 Je serviray sans doute à flater son orgueüil;
 Car enfin je prétens, humble dans ma misere,
 N'avoir plus d'autre soin que celui de luy plaire,
 Trop heureuse, Seigneur, en luy faisant ma Cour,
 Si mes soumissions vous marquent mon amour.

HERCULE.

Qu'entens-je? où vous emporte un excès de tédresse!
 Non, non, de vostre sort vous serez la Maistresse;
 Je rougis à vos yeux du trouble où je me vois,
 Madame, disposez de vous à vostre choix,
 Et bannissant enfin une crainte timide,
 Demeurez, ou partez en Epouse d'Alcide;
 Faites-vous un plaisir de mes transports secrets;
 Mais prenez-vous au Ciel du tort que je vous fais.

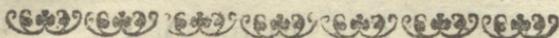
DE JANIRE.

Ah! si j'avois encor le bonheur de vous plaire,
 Qu'aïssément de Junon vous vaincriez la colere!
 Ce triomphe pour vous ne seroit pas nouveau;
 Vous l'avez sçû braver mesme dès le berceau,
 Lors que vos seules mains vous servant de deffense,
 On vous vit des Serpens vaincre la violence,
 Par combien de Brigands, & de Monstres domptez,
 Farouches ennemis par Junon suscitez,
 Avez-vous triomphé de sa haine immortelle?
 Ah! ne luy cedez-vous que pour m'estre infidelle,
 Et ne vous laissez-vous enfin d'estre Vainqueur,
 Que lors qu'il faut, ingrat, me garder vostre cœur?
 Qu'osay-je dire, ô Ciel! mon amour m'a trahie;
 Mais cét éclat sera le dernier de ma vie,

TRAGEDIE,

37

Et quoy que me suggere un dépit trop confus,
 J'oubliroy, si je puis, que vous ne m'aimez plus.



SCENE V.

HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

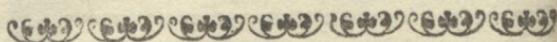
SEigneur, d'un tel effort la croyez-vous capable?

HERCULE.

Que cet effort, Lycas, soit feint ou véritable,
 Elle oseroit en vain s'opposer à mes vœux,
 Et je touche au moment qui me doit rendre heureux,
 Ce n'est pas apres tout que l'heureux Philoctete
 Ne meste dans ma joye une douleur secrete,
 Non que de sa prison pour luy-mesme inquiet,
 Puis qu'il est mon Rival, je m'en vange à regret.
 Mais puis je l'avouër? C'est qu'aimant la Princesse,
 Il a surpris, Lycas, sa premiere tendresse;
 Et c'est pour mon amour un sujet de douleur,
 Qu'avant moy ce Rival ait regné dans son cœur.



D



SCENE VI.

HERCULE , LYCAS.
IOLE , DIRCE'.

IOLE.

Seigneur, si vostre amour demande une Victime,
Prenez-la, mais du moins épargnez vous un crime,
Et pour justifier cet éclatant couroux,
Voyez sur quelle teste il faut lancer vos coups,
Philoctete n'a point mérité sa disgrâce,
Ah! détournez sur moy le Sort qui le menace,
Oüy, Seigneur, punissez mes criminels appas,
Il seroit innocent, s'il ne les aimoit pas.

HERCULE.

Il les aime, Madame, & c'est de cette offence
Qu'un Rival méprisé cherche à tirer vengeance,
Eh quoy? Lors qu'à mes yeux de vous seule charmé
Vous me haïssez presque autant que vous l'aimez;
Osez-vous présumer qu'après un tel outrage,
La clemence pour moy soit d'un facile usage?
Non, ne pouvant sur vous punir vostre rigueur,
Sur Philoctete au moins j'en veux punir l'Auteur;
Ainsi vostre Vainqueur cessant de se contraindre,
S'il ne se fait aimer, sçaura se faire craindre.

IOLE.

Vous n'estes que trop craint, tout tremble devât vous
Et jusques aux Enfers on craint vostre couroux,

TRAGÉDIE.

39

Mais l'amour par la crainte aisément s'effarouche;
Ce n'est ny la fierté, ny l'orgueil, qui le touche;
Les menaces enfin, les plaintes, la terreur,
Ne sont pas les chemins qui conduisent au cœur.

HERCULE.

Quels sont-ils donc, cruelle? Au moins daignez m'in-
struire

De ces heureux moyens qui peuvent y conduire;
Et pour venir à bout de vos cruels mépris,
Montrez-moy les chemins que Philoctete a pris.

I O L E.

Philoctete soumis & plein de complaisance,
N'a jamais contre Iole usé de violence;
Philoctete au combat, épargnant les Vaincus,
N'a point trempé ses mains dans le sang d'Euritus;
Philoctete engagé dans une amour nouvelle,
Ne desespere point une Epouse fidelle;
Et Philoctete enfin, en flatant ma douleur,
Sans me parler d'amour, a sçu toucher mon cœur.

HERCULE.

Puis qu'on fait de mon cœur la victime d'un autre,
A la dernière épreuve il faut mettre le vostre,
C'en est trop. *A Lyc.* Amenez Philoctete en ces lieux.

I O L E.

Quoy Seigneur...

HERCULE.

Je prétens vous confondre à ses yeux;
Ingrate, vos mépris ont lassé ma constance;
Mon amour dans mon cœur fait place à la vageance;
Et si je ne pouvois encor le surmonter,
Je ne vous aimerois que pour vous tourmenter.

D ij

HERCULE,
IOLE.

Ne pouvant vous aimer, Seigneur, je veux vous plaindre.

A vous haïr pourquoy voulez-vous me contraindre?

HERCULE.

Non, non, je ne veux point d'une indigne pitié,
Et j'aime vos rigueurs plus que vostre amitié.
Je voulois vostre cœur; un autre le possède.
Ah! c'est à cet affront que ma constance cede;
Mais ne pretendez pas qu'en ne vous aimant plus,
Je veuille par l'oubly répondre à vos refus;
Que contraint d'étouffer une vaine espérance,
Je cherche mon repos dans mon indifférence,
Et que je sois enfin au gré de vos desirs,
Tranquille Spéctateur de vos heureux sôûpirs.

SCENE VII.

HERCULE, PHILOCTETE,
LYCAS, IOLE, PHENICE.

HERCULE.

Prince, l'amour sur moy vous donne la victoire;
Mais croyez-vous longtemps jouïr de cette gloire?
Croyez-vous qu'insensible à ce mortel affront,
Hercule impunément laisse rougir son front?

PHILOCTETE.

Non, Seigneur, puis qu'à vous Iole me préfère,
Je prétendrois en vain fléchir vostre colere.

TRAGEDIE.

44

Je dois me préparer à mourir à ses yeux;
 Mais pouvois-je esperer un sort plus glorieux?
 Cent fois dans les combats j'ay hazardé ma vie;
 Le Ciel n'a point permis qu'elle me fust ravie;
 Il l'a voulu garder jusqu'à cet heureux jour,
 Pour la faire servir de Victime à l'Amour.

I O L E.

O Ciel!

HERCULE.

N'en doutez point, d'un amour qu'elle opprime,
 Philoctete, à ses yeux vous serez la Victime;
 Mais je ne répons point qu'après un tel effort,
 Tout mon ressentiment se borne à vostre mort.

PHILOCTETE.

Ah! je voudrois en vain me montrer intrépide,
 Vous trouvez le secret de me rendre timide;
 Et puis que contre Iole Hercule est irrité,
 Ma crainte vient à bout de ma tranquillité.
 Vangez-vous d'un Rival dont l'amour vous offense;
 Mais qu'Iole n'ait point de part à la vengeance,
 Et si dans mon destin il faut l'envelopper,
 Consultez vostre cœur avant que de frapper;
 D'un remors inutile épargnez-vous la gescie.
 Dans mon malheureux sang éteignez vostre haine;
 Seigneur, que tardez-vous?

I O L E.

Par une mesme Loy,

Je dois mourir pour vous, si vous mourez pour moy.
 à Herc. En vain vous cederiez, Seigneur, à son envie,
 Et je mourrois du coup dont il perdroit la vie.

HERCULE.

Non, non, malgré l'éclat d'un si tendre transport,
 Ce jour éclairera mon Hymen, ou sa mort.

D iij



HERCULE,
IOLE.

Quoy, Seigneur, voulez-vous...

HERCULE.

Oùy, je prétens, Madame,

Qu'à recevoir ma foy vous disposiez vostre ame,
Ou que sans differer, au sortir de ces lieux,
A la mort d'un Amant vous prepariez vos yeux.

IOLE.

Qu'entens-je?

HERCULE.

A l'un des deux il faut bien vous résoudre,
Il est encore temps de retenir la foudre.
Mais demain vous pourriez le vouloir vainement.

PHILOCTETE.

Princesse, devez-vous balancer un moment?
Sacrifiez mes jours, le sang vous y convie;
Aussibien vous perdant, aimerois-je la vie?
Hercule, c'est assez, prononce mon trépas,
La Princesse me vange, en ne t'épousant pas.

IOLE.

Non, moy-mesme à la vie il faut que je renonce.

HERCULE.

Lycas ira dans peu sçavoir vostre réponse;
Songez de vos mépris à me faire raison;
Allez, *A Lycas*. Vous, remenez le Prince en sa prison.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.
SCENE PREMIERE.

IOLE, DIRCE.

IOLE.



U ELS que soient les malheurs où cet
Hymen me jette,

Je ne doy plus songer qu'à sauver
Philoctete,

Je ne le puis, Dirce, qu'en luy man-
quant de foy,

J'en frémiss, mais! Amour m'impose cette Loy.

Sauvons-le, en épousant l'Ennemy qui l'opprime,

Et de sa sûreté faisons-nous la Victime;

Mais quand j'ay tant d'ardeur pour les jours d'un
Amant,

Qu'Hercule répond mal à mon empressement!

Que sa lenteur, Dirce, m'est d'un funeste augure!

Lycas ne paroist point, & rien ne me rassure,

Dans cet effroy mortel je ne respire pas...

Va, Dirce, cours toy-mesme au devant de Lycas;

Cherche Hercule, dis-luy qu'à son sort enchainée,

Je ne soupire plus qu'apres son Hymenée.

Helas! en m'imposant de si barbares Loix,

A-t-il un seul moment pû douter de mon choix?

DIRCE.

Il vient luy-mesme à vous, je le voy.



SCENE II.

HERCULE, IOLE, DIRCE,
LYCAS.

HERCULE.

Ouy, Madame,
C'est moy qui viens sçavoir le destin de ma flame;
Il faut de vos desseins vous expliquer à moy.

IOLE.

Je suis preste, Seigneur, à vous donner ma foy.

HERCULE.

Qu'entens-je? dois-je croire un aveu si contraire
A tant de vains efforts que j'ay fait pour vous plaire!
Quel changement subit!

IOLE.

Il est grand, mais, Seigneur,
Le Ciel en un moment peut bien changer un cœur;
Il a changé le mien, & ce cœur ne respire
Qu'à prendre pres de vous le rang de Déjanire;
Non que de l'injustice il ne soit irrité.
Mais elle luy devient une nécessité.
Vous le sçavez, Seigneur, aimé de Philoctete,
Ce cœur tenoit à luy d'une chaîne secrete;

TRAGEDIE.

45

Je la romps aujourd'huy, pour luy sauver le jour,
Et sa vie est pour vous le prix de mon amour.

HERCULE.

Dans quels heureux transports un tel aveu me jette,
Madame....

IOLE.

Mais, Seigneur, on retient Philoctete.

HERCULE à Lycas.

Courez sans perdre temps, & que sa liberté
Soit le prix d'un Hymen que j'ay tant souhaité.
Estant sûr de la foy que vous m'avez donnée,
Je vais tout disposer pour ce grand Hymenée,
Et par un Sacrifice auguste & glorieux,
Je veux à nostre Hymen intéresser les Dieux.

SCENE III.

IOLE, DIRCE'.

IOLE.

AH! Dircé, qu'ay-je fait?

DIRCE'.

Que pouvicz-vous moins faire;
Pour sauver une vie à la vostre si chere?
Epouse d'un Héros sous qui tremblent les Rois,
Presqu'à tout l'Univers vous donnerez des Loix,
Madame, & dans ce temps vous oublierez, peut-estre,
La perte d'un Amant qui vous laissoit un Maistre,



HERCULE,
IOLE.

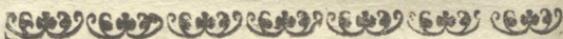
Et depuis quand crois-tu qu'une vaine grandeur
 Se mesle aux sentimens qui remplissent mon cœur?
 Non, nō, quelques hōneurs qu'Hercule me promette,
 Rien n'est pour moy, Dirce, du prix de Philoctete,
 Deluy, de son amour, j'ay le cœur tout remply,
 Et laisse la Fortune en un profond oubly.
 Cependant, aujourd'huy je pourray laisser croire,
 Que je tourne mes vœux du costé de la gloire,
 Et qu'entre deux Amans j'immole au plus-heureux,
 Le plus-aimable, hélas & le plus-amoureux?
 Ainsi, pour racheter les jours de ce que j'aime,
 Il faut y renoncer, m'arracher à moy-mesme,
 Et par ce sacrifice exposer ma vertu
 Aux funestes remords d'avoir mal combatu.

DIRCE'.

J'apperçois Philoctete.

IOLE.

Ah! Dieux, je suis perduë.



SCENE IV.

PHILOCTETE, IOLE,
DIRCE'.

PHILOCTETE.

Enfin la liberté vient de m'estre renduë,
 Madame, il m'est permis d'approcher de ces
 lieux,
 Mais me permettez-vous d'y paroistre à vos yeux?

TRAGÉDIE.

47

Pourrez-vous voir sans honte, un Prince misérable,
 Qui ne le seroit pas, si vous n'estiez coupable,
 Qui de tous les malheurs eust vû trancher le cours
 Sans vos funestes soins pour conserver les jours,
 Et qui ne cherche plus qu'à finir une vie
 Qu'il ne veut point devoir à vostre perfidie?

I O L E.

Que me dit-on? grands Dieux! ay-je bien entendu?
 Moy perfide! ce nom me fut-il jamais dû?
 Méritay-je jamais que d'une telle injure
 On payast une flâme, & si tendre, & si pure,
 Que d'un nom si cruel mon amour fust noircy?
 Philoctète, est-ce vous qui me traitez ainsi?

PHILOCTÈTE.

Oüy, cruelle, c'est moy, qui honteux de vos feintes,
 Cherche à flatter mes maux par le secours des plain-
 Et qui n'aime à sortir de ma captivité, (tes,
 Que pour vous reprocher vostre infidélité,
 Vous épousez Hercule, & vous osez prétendre
 Que cette liberté que vous me faites rendre,
 Qu' ces malheureux jours, qu'on sauve malgré moy,
 Excusent à mes yeux, vostre manque de foy?
 Non, non, la liberté, le jour que je déteste,
 M'est un nouveau supplice, & d'autant plus funeste;
 Qu'il présente sans cesse à mon cœur amoureux
 Ma Maîtresse perfide, & mon Rival heureux,

I O L E.

Ciel! qui pénètre seul dans le fond de mon ame,
 Voy l'affront qu'un Ingrat ose faire à ma flâme
 Et fay qu'un prompt remords, suivy du repentir,
 Luy montre son erreur, & l'en fasse sortir.
 Mais puis qu'en vous sauvant j'aigris vostre colere;
 Me reste-t-il, Seigneur, un moyen pour vous plaire?

Sur le bord du cercueil où vous allez courir,
Comment faire?

PHILOCTETE.

M'aimer, & me laisser mourir.

I O L E.

Et vous laisser mourir! Ah, cruel! Mais vous-même,
Qui me parlez d'aimer, est-ce ainsi que l'on aime?
Quelle Amante jamais, jusques à ce moment
Préféra sa constance aux jours de son Amant?
Quel exemple autorise un conseil si bizarre?
Non, un cœur bien touché ne devient point barbare;
Je ne me pique point de cette fermeté
Qui va contre un Amant jusqu'à la cruauté;
Je ne me pique point par un excès de zèle,
De vous laisser périr, pour demeurer fidelle.
Malgré tant de sermens de me garder à vous
A vos yeux aujourd'huy, je prens un autre Epoux;
Au mépris de la foy que je vous ay donnée,
L'Hymen avec Hercule unit ma destinée.
Mais Iole jamais, quel que soit vostre effroy,
Ne vous a tant aimé, qu'en vous manquant de foy.

PHILOCTETE.

Et quel amour fut-il jamais comme le vostre?
Quoy, vous courez, Madame, entre les bras d'un autre,
Vous rompez vos sermens tant de fois confirmez,
Vous me desesperez enfin, & vous m'aimez?
Mais si l'amour vous rend à ce point inhumaine,
A quelle extrémité portez-vous donc la haine?
Quelles sont vos fureurs, & vos transports jaloux?
Enfin aimant ainsi, comment haïssez-vous?

I O L E.

A vostre sûreté, Seigneur, je sacrifie
Le plaisir, le repos, le bonheur de ma vie;

TRAGÉDIE.

49

A conserver vos jours, je borne mes souhaits,
Et si c'est vous haïr, voila comme je lais.

PHILOCTÈTE.

Eh! ne vous faites point une vertu sublime
D'un sacrifice affeux dont je suis la Victime.
Quel plaisir perdez vous, quel repos, quel bonheur,
Dont la perte en secret ne flate vostre cœur?
Ah! puis qu'à me quitter vous consentez sans peine,
Qu'à de vastes projets vostre orgueil vous entraîne,
Et que la majesté du rang où vous montez,
Vous récompense bien de ce que vous quittez!
Mais pourquoy me laisser une vie importune
Qui pourroit bien encor troubler vostre fortune?
Car ne présumez pas qu'en Amant interdit,
A de simples regrets je borne mon dépit;
Que lâche Spéctateur du triomphe d'un autre,
Mon cœur pleure en secret le changement du vostre;
Ou que de tout, icy, devant me défier,
Loin de ces tristes lieux, j'aïlle vous oublier.
Non, non, quelques malheurs que mon destin m'ap-
preste,
Je veux de vostre Hymen voir la cruelle feste;
Dans le Temple, à l'Autel, me ranger pres de vous;
Et dans mon desespoir vous dire aux yeux de tous,
Inhumaine, voyez où vostre orgueil vous jette,
La foy que vous donnez est due à Philoctete,
Les Dieux nouveaux témoins de vos engagements
Le furent autrefois de vos premiers sermens.
Que diront-ils, ces Dieux, que vostre ame aveuglée
Va prendre pour garans d'une foy violée?
A vostre heureux Epoux voudront-ils garantir
Cette foy qu'à leurs yeux vous osez démentir?

E



Je le voy bien, ingrat, vous voulez que je croye
Qu'à me désespérer vous mettez vostre joye :
Repaissez donc vos yeux d'un spectacle si doux.

PHILOCTETE.

Mais vous-mesme, pourquoy me désespérez-vous?
Pourquoy m'abusiez-vous par une indigne feinte?
Vous me disiez tantost pour rassûrer ma crainte,
Que j'avois sur vostre ame un empire absolu,
Que si je le perdois, je l'aurois bien voulu.
L'ay-je voulu? Parlez en présence d'Alcide,
Ay-je parû tantost incertain & timide?
Quand il vous a prescrit ses tiraniques loix,
Moy-mesme ay-je un moment balancé sur le choix?
N'ay-je pas prévenu vostre funeste envie,
En vous sollicitant d'abandonner ma vie?
Mais en mourant pour vous, du moins j'ay prétendu
Que vous me garderiez un cœur qui m'estoit dû.

IOLE.

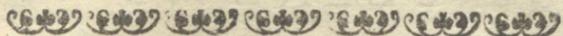
Eh bien, puis qu'à vos yeux je suis si criminelle,
Punissez mes forfaits par un oubly fidelle;
Mais fuyez pour jamais le dangereux aspect
D'une fatale Cour où tout vous est suspect.

PHILOCTETE.

Vous croyez, que fuyant un Rival qui m'opprime,
Je vous laisse en repos couronner vostre crime?
Que je ne tâche point par un dernier effort
De troubler un Hymen qui me cause la mort?
Ne vous en flatez point; je vay me rendre au Temple,
Où d'un grand désespoir je veux donner l'exemple,
Consacrer les fureurs où vous m'abandonnez,
Suspendre les devoirs des Prestres prosterner;

TRAGÉDIE. 51

Moy-mesme aux Immortels m'offrir en sacrifice,
Et de mon sang versé leur demander justice.
Adieu, Madame.



SCÈNE V.

I O L E , D I R C E'.

I O L E.

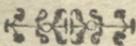
HElas, Dircé, quel autre cœur
Eprouva-t-il jamais une telle rigueur?
Philoctete oseroit.... Ah! que je suis à plaindre?

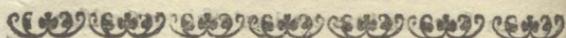
D I R C E'.

Madame, à voir le Prince, on a lieu de tout craindre;
Il pourroit se porter à quelque extrémité.

I O L E.

Et dans ce désespoir, c'est moy qui l'ay jetté,
C'est moy qui le condamne, & qui le désespere!
Fuyons, Dircé, fuyons le jour qui nous éclaire,
Allons chercher du calme à mes sens égarez.
Je ne respire point....





SCENE VI.

DEJANIRE, IOLE, PHENICE,
DIRCE.

DEJANIRE.

M Adame, demeurez,
 Enfin contre le Ciel la résistance est vaine,
 Vous triomphez, Iole, & ma honte est certaine,
 Les apprests d'un Hymen qu'autorisent les Dieux,
 Dans ce vaste Palais frappent par tout mes yeux.
 De cet auguste jour dont la pompe s'appreste,
 Un Sacrifice heureux doit couronner la feste,
 Et ce fameux Vainqueur qui se sotimet à vous;
 Ce Héros, que je n'ose appeller mon Epoux,
 Possédé d'un amour qui n'eut jamais d'exemple,
 Hercule, prend le soin de faire orner le Temple;
 Luy-mesme, pour répondre à vos desirs pressans,
 Couronne la Victime, & prépare l'Encens.
 Je n'ay plus d'espérance, il n'est plus temps de feindre,
 J'esperois que dans peu je n'aurois rien à craindre,
 Et que je pourrois voir revenir mon Epoux
 Me demander pardon, d'avoir brûlé pour vous,
 Mais lors qu'à vostre orgueil le Ciel devient propice,
 Qui semble pour vous plaie appuyer l'injustice,
 Quand il vous livre un cœur, dont j'ay receu la foy,
 Quand je perds tout enfin, que pensez-vous de moy!

TRAGEDIE.

53

Croyez-vous que timide au fort de la tempeste,
 Je ne songe qu'au soin d'en garantir ma teste;
 Que j'aïlle loin d'icy, tremblante pour mes jours;
 Par une indigne fuite en assûter le cours?
 Eh, de quelque façon que le Ciel nous accable,
 Vous de faveurs, & moy d'une haine implacable;
 Madame, je ne sçay malgré tout mon effroy,
 Qui doit le plus trembler, ou de vous, ou de moy.

I O L E.

Je le croy, mais du moins si je crains des disgraces;
 Madame, ce n'est point l'effet de vos menaces;
 Et puis que mon destin vient de se confirmer,
 Je ne prévoiy plus rien qui puisse m'allarmer.

D E J A N I R E.

Quoy! tu veux que je pense, odieuse Rivale,
 Qu'Esclave dans les fers tu deviens mon égale?
 Ah ne t'abuse point d'en téméraire orgueil,
 Ta nouvelle fortune est pres de son écueil.
 Avant que d'en jouïr, goûtes-en l'amertume,
 Tremble, & voy dans mes yeux le couroux qui s'allume,
 Pénètres, si tu peux, jusqu'au fond de mon cœur,
 Vois-y le désespoir, la rage, la fureur,
 Tout ce qu'a de cruel une haine barbare,
 Et commence à frémir du coup qu'on te prépare,
 Car mon juste couroux jusqu'au pied de l'Autel
 Te vent aux yeux de tous donner le coup mortel.
 T'immoler en secret, est peu pour ma vengeance,
 Oüy, de tout l'Univers je voudrois la présence,
 Et que tous les Mortels témoins de mon couroux,
 Te vissent expirer sous l'effort de mes coups.
 Ah! pourquoy séduis-tu par tes funestes charmes
 Un Epoux que tu rends insensible à mes larmes?

CE,
 ez,
 ux,
 ndre,
 re,
 opice,
 ce,
 foy,
 moy!



Avant que de sa mort ton trépas soit suivy,
Rends-le moy cet Epoux que tes yeux m'ont ravy;
Rends-moy sur ce Héros ce souverain empire
Qu'il n'a pû justement donner qu'à Déjanire,
Rends-le moy; mais au moins ne cours pas le hazard
Pour moy, pour toy, pour luy, de le vouloir trop tard,

I O L E.

Helas! en vous ostant un Epoux que j'abhorre,
Malheureuse, je perds un Amant que j'adore.

D E J A N I R E.

Qu'entends-je?

I O L E.

Croyez-moy, j'en atteste les Dieux,
Mon cœur vous vange bien du crime de mes yeux,

D E J A N I R E.

Vous auriez pour Hercule une haine secreete?

I O L E.

Je le hais d'autant plus que j'aime Philoctete;
Nos cœurs devoient, Madame, estre unis à jamais,
Hercule en rompt les nœuds, jugez si je le hais.

D E J A N I R E.

Ciel! que m'apprenez-vous, & que viens-je d'entendre!
N'aimant point cet Epoux, vous pouviez me le rétre,
Du cœur de vostre Amant vous conserver les vœux,
L'épouser, & par là nous rendre tous heureux.
Vous sçaurez qu'autrefois le redoutable Alcide
Fit mourir à mes yeux un Centaure perfide,
Dont le sang est un charme, où l'Atrest des Destins
Promet un nouveau cours à des feux mal éteints.
Un Vestement que j'ay teint de ce sang funeste,
Est pour vous, & pour moy, tout l'espoir qui nous reste.
Si vous pouvez, Madame, en parer mon Epoux, (ste,
Il se redonne à moy, Philoctete est à vous,

TRAGEDIE.

35

Et ces grands appareils dont vostre ame est gênée,
Serviront à l'éclat d'un plus digne Hymenée.

JOLE.

A quel espoir flateur m'entraînent vos discours?
Mais pourquoy de ma main emprunter du secours,
Madame? C'est le soin d'une fidelle Epouse....

DEJANIRE.

Non, tout seroit suspect d'une Femme jalouse.
Que ne pourrois-je point luy laisser soupçonner,
De l'orner dans le temps qu'il va m'abandonner?
Madame, tout dépend d'un peu de diligence,
Profitons des momens....

IOLE.

Ciel, voy mon innocence;
De mon cœur étonné tu connois les desseins;
Dans ce que j'entreprends, si j'espere, je crains,
Rendre Hercule constant, & sauver Philoctete,
Voilà Dieux immortels, tout ce que je souhaite.
Madame, donnez moy cet heureux Vestement.
Toy, fidelle Dirce, cours apres mon Amant.
Dy luy, pour modérer l'ennuy qui le devore,
Que tout pourra changer, & qu'il espere encore.
Allons, Madame, allons, je m'abandonne à vous,
Et puiffay-je aujourd'huy vous rendre vostre Epoux.

Fin du Quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DE JANIRE *seule.*

NEIN quelques périls qui menacent
ma flâme,

Un rayon d'espérance éclaire encoré
mon ame,

Et du sang de Nessus le succès que
j'attens,

Peut fixer d'un Epoux les desirs inconstans.
Favorable à mes v œux, quoy qu'un peu trop timide,
Iole en ce moment tâche à me rendre Alcide,
Elle a dû luy porter ce Vestement pompeux
Dont le charme secret va rallumer les feux,
Et Phenice attentive à cet heureux mystere,
Me viendra dire icy ce qu'il fait que j'espere.
O vous, qui tenez seul mon sort entre vos mains,
Qui pouvez ou confondre, ou servir mes desseins,
Jupiter, si sur vous rejallit mon injure,
Faites que vostre Fils cesse d'estre parjure.
Mais que Phénice tarde à me faire sçavoir
S'il faut que je bannisse ou la crainte, ou l'espoir!

Mon cœur en cet état rempli d'inquiétude
 Trouve un surcroît d'ennuy dans son incertitude,
 Et cet espoir confus dont il se flate en vain,
 Luy semble plus cruel, qu'un malheur plus certain.
 Hercule par un sort qui me poursuit sans cesse,
 N'aura point accepté le don de la Princesse,
 Ou peut-estre elle-même oubliant mes avis,
 Dans ce grand embarras ne les a point suivis,
 Mais de quel sentiment suis-je préoccupée?
 Cette perfide, hélas, m'a peut-estre trompée;
 Elle n'a feint d'aimer Philoctète à mes yeux,
 De haïr mon Epoux, que pour me tromper mieux.
 Quoy, Junon avec luy ton cœur d'intelligence,
 Impuissant à le perdre, oublieroit sa vengeance?
 Eh bien, je suffiray, puis que tu ne peux rien
 A vanger aujourd'huy ton affront & le mien.
 J'y cours, & s'il est vray qu'Iole me trahisse,
 Son sang commencera l'horreur du Sacrifice,
 Et du même Poignard dont j'armeray ma main,
 De mon perfide Epoux j'iray percer le sein,
 Et le tournant sur moy, pour couronner mes crimes,
 Je me sacrifieray moy-même à mes Victimes.



SCENE II.

DEJANIRE, PHENICE:

DEJANIRE,

Parle, Phénice. Eh bien, doy-je me rassurer?

PHENICE.

Oüy, de vos soins, Madame, il faut tout espérer.

HERCULE,
DE JANIRE.

O Ciel!

PHENICE.

Je fors du Temple où vostre Epoux s'empresse
De s'orner du Présent qu'a porté la Princeffe.
Je l'ay vû dans ses mains avant que d'en sortir,
Et j'ay courru d'abord pour vous en avertir.

DE JANIRE.

O Dieux! Junon, Iole, à qui j'ay fait outrage,
Si le dernier transport de ma jalouse rage
Est un crime envers vous que l'amour ait produit,
Pardonnez-le en faveur du remords qui le suit.
Phénice, pour flater l'espoir de Dejanire,
Redis-luy mille fois ce que tu viens de dire,
Et peins à mes regards amoureux & jaloux
Ce Présent dont Iole a paré mon Epoux.
Dy-moy qu'il la regarde, & la trouve moins belle;
Que ses yeux t'ont paru moins amoureux pour elle;
Que luy montrant déjà quelques secrets ennuis,
Il tourne ses regards vers les lieux où je suis;
Enfin, que rougissant de sa lâche injustice,
Luy-même il interrompt ce triste Sacrifice,
Pour venir de son cœur me confirmer le don,
Et de son inconstance implorer le pardon.

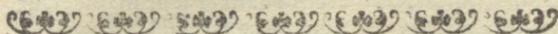
PHENICE.

Madame, vostre esprit, par un secret augure,
Devance le plaisir que le Ciel vous assure,
Et fournit un moyen à vostre cœur charmé,
De jouir d'un bonheur avant qu'il soit formé.
Je souhaite du moins que cette heureuse Image
Soit de vostre destin l'infailible présage,
Et qu'on ne voye icy revenir vostre Epoux
Que pour vous assurer qu'il se redonne à vous.

TRAGEDIE.

DEJANIRE.

N'en doute point, le charme agira sur Hercule,
Et le Ciel (s'il ne trouve une Epouse credule)
Le Ciel dit à mon cœur par des avis secrets,
Qu'Hercule s'abandonne à de justes regrets.
Mais Philoctete vient,.... Quel desespoir l'anime?



SCENE III.

DEJANIRE, PHILOCTETE,
PHENICE, CLEON,

PHILOCTETE.

Ah, Madame, qu'Hercule a bien payé son crime!
DEJANIRE.

Quoy, Philoctete, ...

PHILOCTETE.

Helas, l'inconstance d'un cœur
Ne fut jamais punie avec tant de rigueur.
N'accusez plus Alcide, il s'agit de le plaindre.

DEJANIRE.

Ciel!

PHILOCTETE.

Il brûle d'un feu qu'on ne sçauroit éteindre;

DEJANIRE.

Ah perfide Nessus, qu'entens-je?

PHILOCTETE.

Ce Vainqueur

Dans ce moment fatal sent devorer son cœur;

Il crie, il court, s'agite, & rien ne le soulage,
 Par des regards de flâme il exprime sa rage,
 Et quand il veut parler, pour marquer ses douleurs,
 Par ses gémissemens il glace tous les cœurs;
 Aux cris de ce Héros mille cris se confondent,
 Le Temple en retentit, les voutes y répondent,
 Tout semble estre d'accord dans ce jour malheureux
 Pour redoubler l'horreur de ce spectacle affreux,
 Tantost la Garde fuit, & tantost se rassemble,
 Tout se trouble; & le Peuple, & les Prestres, tout
 tremble;

On voit même frémir les Images des Dieux,
 Celle de Jupiter a détourné les yeux,
 Oüy, Madame, ce Dieu qu'un métal représente,
 Dans nos cœurs étonnez a jetté l'épouvante,
 Et comme prenant part aux malheurs de son Fils,
 Des regards menaçans il nous a tous surpris.
 Ce Fils l'implore en vain; l'ardeur qui le consume,
 Coule de veine en veine, & toujours se rallume;
 De ces Habits brûlans, le feu mystérieux
 L'irrite d'autant plus qu'il se cache à ses yeux;
 En vain pour les oster il met tout en usage,
 De sa force épuisée il redouble sa rage,
 Et plus il fait d'effort pour se les arracher,
 Plus il les sent sur luy s'unir & s'attacher.
 Il court plein de couroux, oubliant sa tendresse,
 De reproches sanglans accabler la Princeſſe,
 Qui promenant sur luy ses regards incertains,
 Luy dit qu'elle a receu ce Présent de vos mains.
 On s'aperçoit alors que son esprit se trouble,
 Son deſeſpoir s'augmente, & nostre effroy redouble,
 Il vous nomme, il vous cherche, & je crains qu'en ces
 lieux
 Bientost de ses fureurs il n'allarme vos yeux.

Voilà

TRAGEDIE.

Voilà le triste effet du Vestement funeste
Qu'Isle a par vos soins.....

DE JANIRE.

Prince, je sçay le reste,
Je voy tous mes forfaits. Pour ce coup inhumain,
Le perfide Nessus s'est fery de ma main.
Juno, en triomphant, rougis de ta victoire,
Ma criminelle main, t'en a ravy la gloire,
Et si de cét affront tu prétens me punir,
Rougis encor, Junon, je vay te prévenir.

PHILOCTETE.

Vostre main de ce crime est la cause innocente,
Madame, & vostre esprit s'agite, & se tourmente,
Dans le temps qu'il faudroit éviter le danger,
Qu'Hercule....

DE JANIRE.

Je le tuë, & je veux le vanger?
Hercule, ce Héros, cét Epoux que j'adore,
Meurt par ma jalousie, & je vivois encore?
Et mon funeste amour qui devient son bourreau,
Ne m'enseigneroit pas le chemin du tombeau?
Je ne le suivray point? Que dis-je? dois-je attendre
Qu'Hercule y soit entré pour y vouloir descendre?
Eh tâchons, s'il se peut, pour finir mon effroy,
Qu'aux Enfers mon Epoux n'arrive qu'après moy!

PHILOCTETE.

Au nom des Dieux, Madame, évitez sa présence,
Je tremble pour vos jours, & ne viens vous trouver
Que pour vous avertir de fuir, de vous sauver.

DE JANIRE.

Moy fuir..... Mais quel desordre..... Ah! que vois-je,
Phénice?
C'est Hercule qui vient pour haster mon suplice.

F



61

HERCULE,

Regarde, voy ses yeux enflâmez de couroux.
Phénice, à ses fureurs je connoy mon Epoux.

PHENICE

La raison l'abandonne, & son esprit s'égare.

DE JANIRE.

Hercule, viens punir une Epouse barbare,
Ne te contente point de menacer en vain,
Frape, frape, à mon cœur je conduiray ta main;
Ou si tu ne veux point ensanglanter la tienne,
Vien, donne-moy ce fer, il suffit de la mienne.
Oüy, cette main funeste, avec plus de loisir,
Assouvira ma haine, & ton juste desir;
Elle ira dans mon cœur, conduite par ma rage,
En arracher la vie, avecque ton image,
Qui toujourns pour suivie & de trouble, & d'horreur,
Ne peut plus s'arrester dans ce perfide cœur.

PHILOCTETE.

Emmenez la, Phénice, & qu'une prompte fuite
De ses égaremens nous dérobe la suite.

PHENICE.

Madame,.....

DE JANIRE.

D'un Héros laisse agir le couroux.
Pourquoy te viens-tu mettre au devant de ses coups?
Si la haine pour moy regne entor dans ton ame,
Approche, assouvy-la dans le sang de ta Femme.

PHILOCTETE.

O déplorable effet du celeste couroux!

DE JANIRE.

Mais je ne te voy plus, ombre de mon Epoux,
Tu meurs, & je pourrois un moment te survivre!
Non, dans le noir séjour je m'apreste à te suivre,
J'apprendray les chemins qui t'y furent ouverts,
Et vivante j'iray te rejoindre aux Enfers. *Elle sort.*

TRAGÉDIE.

63

PHILOCTÈTE.

Cleon, suivez les pas, & toujours auprès d'elle,
 En conservant les jours, marquez-moy vostre zèle,
 Tandis que le cœur plein & d'amour & d'effroy,
 Je cours chercher Iole, Hercule..... Je le voy.



SCÈNE IV.

HERCULE, PHILOCTÈTE,
 LYCAS. *SVITE.*

HERCULE.

O Poison infernal, 6 flâmes devorantes,
 Qui vous renouvez dans mes vaines brûlâtes,
 Funestes Vestemens que mes plus grands efforts
 Ne scauroient arracher de ce malheureux corps!
 Et toy, Femme exécration, & digne du Tonnerre,
 Monstre dont je devois avoir purgé la Terre,
 Viens voir sous tes fureurs succomber un Epoux,
 Qui cent fois de Junon a bravé le courroux.
 Viens, Mais tout fuit comme elle, hélas! tout m'a-
 bandonne,
 Chacun craint d'éprouver l'horreur qui m'environne,
 Moy-mesme je me fuis dans ce commun effroy,
 Et je traîne par tout mon Enfer avec moy.
 Je brûlois dans le Temple, & ce feu dure encore,
 Il ne consume rien de tout ce qu'il devore,
 Ou les Dieux ennemis d'un cœur désespéré,
 Reproduisent en moy ce qu'il a devoré.

F ij.



Mais Ciel! si vous avez épuisé ma constance,
 Ne lasserez-vous point vostre persévérance?
 Ou bien puis que je dois subir vostre courroux,
 Ne meritay-je point de mourir par vos coups,
 Et faut-il pour combler ma honte & ma misère,
 Qu'une femme exécute, ou Junon délibere?
 Et vous, maître des Dieux si je suis vostre Fils,
 Ne prêterez-vous point vostre oreille à mes cris?
 Je ne demande plus cette force indomptable
 Qui jusques aux Enfers m'a rendu redoutable,
 Qui dans le vaste cours de mes travaux passez
 M'a soumis cent Tyrans du Trône renverlez;
 Qui remplitantrefois d'horreur & d'épouvante
 La Forest de Nemée, & le Mont d'Erymanthe,
 Et qui m'a fait dompter mille Monstres affreux.
 Non, donnez-moy la mort, c'est tout ce que je veux.
 Du barbare Lycas la prudence inhumaine,
 En désarmant ma main, a prolongé ma peine.
 Venez à mon secours, Roys que j'ay protégés,
 Peuples que j'ay servis, Dieux que j'ay soulagez.
 Tout est sourd à mes cris; & le Ciel & la Terre
 Aujourd'huy de concert, me déclarent la guerre;
 Il me faut des Enfers emprunter le secours:
 Que dis-je? ils ont produit le Bourreau de mes jours,
 C'est eux, qui pour me perdre, enfantant Déjanire,
 Luy souffrent, malgré moy, le jour qu'elle respire,
 Et qui la vomissant de leurs gouffres affreux,
 N'ont rien voulu garder de plus horrible qu'eux.
 Qu'on la cherche par tout, Lycas, & qu'on l'amene,
 Pour jouir à loisir des effets de sa haine;
 D'un spectacle si doux ne privons point ses yeux.
 PHILOCTETE.
 C'est on qui l'a suivie au sortir de ces lieux,
 Peut vous dire....



SCÈNE DERNIÈRE.

HERCULE, PHILOCTÈTE,
LYCAS, CLEON. *SVITE.*

CLEON.

Elle-même a choisy son supplice,
Je l'ay vü expirer dans les bras de Phénice.
Ah barbare Nessus, a-t-elle dit d'abord,
Qu'aujourd'huy par ta main tu vanges bien ta mort!
Qu'ay-je fait, Malheureux; & toy, Monstre perfide,
Est-ce ainsi que ton sang me rend le cœur d'Alcide?
Ce Vestement souillé de ce sang infernal....

HERCULE.

Qu'entens-je?

CLEON.

A mon Epoux porte le coup fatal;

Mais ma main....

HERCULE.

C'est assez, ô mort que je desiré,

Mort prédite autrefois en la Forest de Cyrre,
Lors qu'un Chêne sacré fit entendre à mon cœur
Que la mort du Vaincu puniroit le Vainqueur.
C'est le sang de Nessus qui remplit mon envie;
Je meurs, ma destinée enfin est accomplie,
J'en réds graces aux Dieux, de ma douleur témoins;
Et sûr d'en voir la fin, je croy la sentir moins.
Oüy, je sens affoiblir (non le feu qui me brûle)
Mais ma force, & déjà je cesse d'estre Hercule.

60 HERCULE, TRAGEDIE.
Dés que la mort aura calmé tous mes transports...

PHILOCTETE.

Ciel!

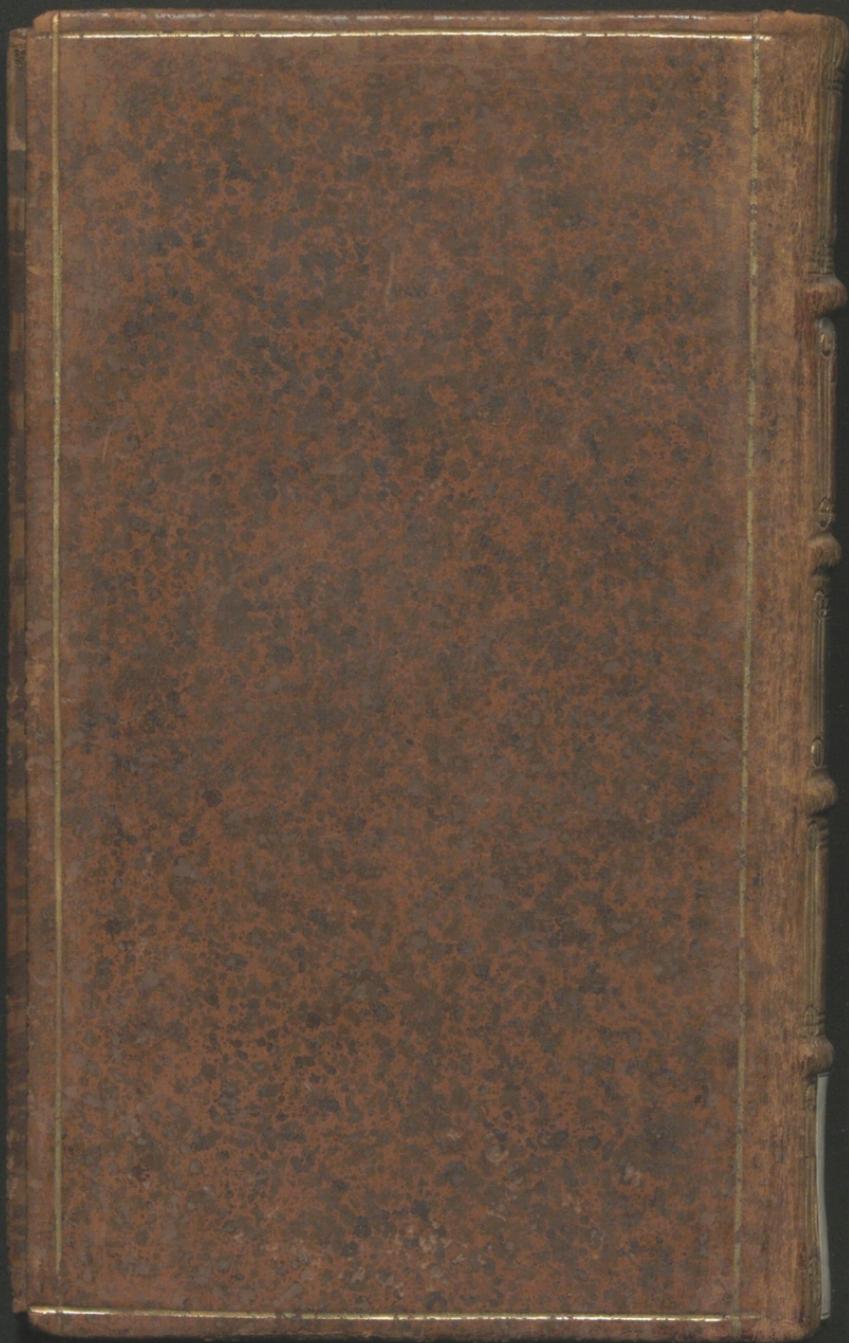
HERCULE.

Sur le Mont Eta faites porter mon corps;
Oüy, c'est-là que les Dieux par un heureux présage
A l'immortalité m'ont promis le passage;
Mais Hercule, en mourant, ne veut point voir vos
pleurs;
Vivez heureux. Adieu, Philoctete, je meurs.

F I N.







HERCULE,

Par

Chez J B
à la

